

## **En quelque lieu que j'aïlle**

En quelque lieu que j'aïlle, je m'étonne qu'on puisse y vivre, que quelqu'un puisse passer sa vie dans ce village ou cette ville, en ces maisonnettes ou entre ces morceaux d'étages qu'on appelle des appartements, entre une épicerie et une pompe à essence sorties d'un jeu de logo, en ces palais qui ressemblent à des prisons. Qu'on puisse passer sa vie dans la maison familiale où les grands-parents, qui s'ennuient d'être morts depuis si longtemps, reviennent parfois se promener. Qu'on puisse acheter à prix d'or des mètres carrés où l'on placera un divan devant la télé, une table pour y manger, un lit pour y dormir, y faire l'amour, y mourir, comme le voisin du dessous et celui d'au dessus, pour y passer en somme ce qu'on appelle une existence humaine.

Quand je reviens chez moi, je m'étonne que je puisse y vivre, comme un bagnard entre la porte d'entrée, le WC, le lit. Nous sommes les descendants d'un légume à peine arraché de terre, qui regrette ses racines et sa glèbe originelle.

Partir, oui, "enlève-moi vaisseau" mais partir où? Car à Shangai, New York ou Rio, ce sont les mêmes appartements, la même télé, les mêmes mètres carrés où quelqu'un a le droit de tourner en rond, la même maison où je me suis si longtemps ennuyé dans ma ville natale.

Cette ville me poursuit et un enfant qui s'ennuie. Le vrai cafard est celui des enfants. Vieillir c'est nécessairement finir dans le désespoir. Comment ne serait-on pas désespéré à se rendre compte de ce que fut la vie? Mais un enfant qui se désespère avant même de commencer, qui est lassé avant d'avoir essayé! Ostende me poursuit et sa contrainte qui se répète de ville en ville, de maison en maison comme une chanson trop entendue et dont on ne parvient pas à se débarrasser. Ostende me poursuit et ses promenades inutiles au long de la mer, des promenades toujours semblables au long de la plage ou vers l'estacade, vers la gauche ou vers la droite, et puis l'on revient n'ayant rien fait qu'aller à gauche, qu'aller à droite.

Derrière ces fenêtres des gens passent les heures, passent la vie. Ils sont contents de leur intérieur, que tout soit propre et en place, où ils puissent attendre le bonheur qu'ils espèrent, d'heure en heure, de jour en jour, de mère en fille, de génération en génération, ce bonheur qu'on leur a promis et qui n'existe pas. En aucun lieu.